

Laval théologique et philosophique



COMBY, Jean, *Deux mille ans d'évangélisation. Histoire de l'expansion chrétienne*

Raymond Lemieux

Volume 49, Number 1, février 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400741ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400741ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, R. (1993). Review of [COMBY, Jean, *Deux mille ans d'évangélisation. Histoire de l'expansion chrétienne*]. *Laval théologique et philosophique*, 49(1), 148–149. <https://doi.org/10.7202/400741ar>

Mais les amateurs et les membres des scholas sont de plus en plus au fait de la paléographie grégorienne. Ce tonaire ne manquera pas de piquer leur curiosité, et, en ouvrant de nouvelles perspectives, il ne pourra que contribuer au développement d'un chant grégorien plus authentique.

Jean-Pierre PINSON
Université Laval

Jean COMBY, **Deux mille ans d'évangélisation. Histoire de l'expansion chrétienne.** Paris, Tournai, Bégédis, Desclée, 1992, 327 pages.

Ce livre se présente comme une très large synthèse du travail missionnaire de l'Église à travers les deux millénaires du christianisme. L'entreprise pourrait sembler utopique. Pourtant le résultat est fascinant: il donnera à ceux qui sont en quête de culture une relecture originale de l'histoire du christianisme et aux éducateurs — ceux dont la mission consiste à accompagner le développement des consciences personnelles — un outil de travail remarquable. Son génie bien sûr, tant sur le plan *éducatif* que sur le plan proprement *historique*, est d'épouser une des préoccupations les plus contemporaines du vécu chrétien, celle qui porte sur la gestion des rapports entre la *foi* et la *culture*.

En neuf chapitres déroulés selon l'ordre chronologique mais découpant des époques qui ne sont pas tout à fait celles que l'histoire conventionnelle a retenues, chapitres courts si on pense que chacun d'eux donne pratiquement autant d'espace à la reproduction de documents qu'au récit historique proprement dit, on assiste au développement de ce que l'auteur appelle, en sous-titre, l'*expansion* de l'Église, c'est-à-dire son passage d'un état initial qui a été celui d'une secte proche-orientale parmi bien d'autres à celui d'une institution universelle, non seulement dans ses prétentions mais par sa présence effective sur la totalité de la planète.

Mais en même temps, ce qui est plus fondamental et rend sans doute mieux compte de la véritable portée de cette histoire (et du livre), on assiste à la lente transformation du concept d'évangélisation lui-même. Et à travers cette transformation, ce qui est mis en lumière c'est le développement d'une conscience ecclésiale originale, bien qu'encore souvent aléatoire, c'est-à-dire d'une *identité chrétienne* qui se définit non seulement, pour celui qui la porte, d'être baptisé et croyant, mais d'entretenir un *rapport à l'autre* tributaire d'une éthique spécifique.

Le concept d'expansion a des connotations surtout politiques et territoriales: il traduit le mouvement d'un christianisme qui se dilate et s'exporte selon le modèle d'une culture dominante. Celui d'évangélisation suppose un regard sur l'intimité du vécu chrétien et sur l'acte de conversion que comporte la conscience de ce vécu. À travers les vicissitudes de l'évangélisation, c'est donc cette conscience chrétienne elle-même qui est mise en cause. Sans développements ni philosophiques ni théologiques, mais simplement en rappelant les noeuds pertinents de l'histoire, c'est donc le dynamisme même de cette conscience qu'on retrouve, tout autant, bien sûr, dans ses zones grises que dans ses zones claires. Et dès lors nous sommes en présence d'un livre qui, à chaque page, nous appelle à réfléchir.

Aujourd'hui, là même où avaient pris place des chrétientés homogènes, on se rend bien compte que l'évangélisation reste à faire, que le christianisme peut très bien n'être que nominal et cultiver des signifiants vides, voire même des signifiés dont les effets contre-témoignent du souffle fondateur. C'est ce que montre aussi l'histoire du travail missionnaire. Elle montre — et c'est à vrai dire un des points forts de l'auteur, un point où l'originalité de sa démarche mérite d'être notée — que la congruence de la foi et de la culture, celle qui est propre au missionnaire comme celle qui est propre au missionné, n'est jamais un donné pour acquis.

En ce qui concerne les origines chrétiennes, le travail évangélisateur a d'abord été un travail de conversion individuelle, par entreprise missionnaire sans doute — les Actes des Apôtres le montrent bien — mais aussi par l'ascendance et la crédibilité des communautés de convertis elles-mêmes dans leur milieu. Ensuite, dans la confrontation au monde barbare, il s'est transformé en conversion des peuples, en commençant par les chefs, sous forme de poussée, de proche en proche, d'un christianisme devenu moteur de civilisation. Le travail missionnaire, au cours du premier millénaire, ne repose cependant pas sur un mandat spécifique, sauf pour quelques grandes figures apostoliques, tel Boniface qui a demandé lui-même ce mandat au pape, ni sur des institutions ecclésiastiques particulières. Il s'inscrit en quelque sorte naturellement, dans la dynamique de la vie monastique, dans celle de la responsabilité épiscopale et dans les exigences de la conscience chrétienne proprement dite.

Le deuxième millénaire inaugurera, petit à petit, d'autres pratiques. Des hommes, généralement issus des ordres mendiants dont la vocation pérégrinante est déjà affirmée, seront officiellement *envoyés* vers l'étranger avec *mission* de le convertir, au nom d'une Église qui prend conscience de son universalité dans des termes qui débordent les frontières de la chrétienté. Les Jésuites représenteront dans ce contexte le premier ordre spécifiquement missionnaire, dès le XVI^e siècle.

Mais l'entreprise missionnaire, en même temps, hérite des noeuds inextricables qui lient le temporel et le spirituel. Et un des pires effets de cet héritage est sans doute l'inféodation qui a dès lors marqué les missions dans leurs rapports au commerce et à la politique, et leur compromission, consciente ou inconsciente, dans trop de spoliations coloniales, de vandalisme soldatesque et de brigandage conquistador.

Certes, l'évangélisation est à l'opposé de la conquête. C'est Érasme, le premier des modernes, qui le dit, et bien des pasteurs l'ont compris, dans le sillage des Montesinos et des Las Casas. Dès lors, l'histoire des missions devient non seulement celle d'une prise de conscience de l'Église, mais aussi celle d'une crise interne, d'une crise d'identité finalement beaucoup plus importante que ce que nous en rapporte l'historiographie conventionnelle et qui se traduit aujourd'hui dans la problématique de l'*inculturation*. En cette fin de deuxième millénaire où le christianisme est confronté à un pluralisme qui ne vient pas seulement ni même d'abord de l'extension des échanges internationaux, mais, plus fondamentalement, de la diversification des subjectivités elles-mêmes et de leur autonomisation comme effet de la modernité, on ne peut que saluer bien bas l'entreprise de Jean Comby, et souhaiter qu'elle suscite beaucoup d'émules.

Raymond LEMIEUX
Université Laval

Christian BOUCHINDHOMME, Rainer ROCHLITZ, «**Temps et récit**» de Paul Ricoeur en débat. Coll. Procope. Paris, Cerf, 1990, 216 pages.

La collection dont on présente le premier titre entend promouvoir l'idée d'un débat critique autour «d'un auteur, d'un ouvrage, d'un thème d'actualité» porteurs d'enjeux significatifs pour le temps présent. Bien que critiques face au projet de Paul Ricoeur, mais illustrant ainsi l'orientation de leur collection, ses animateurs ont choisi de l'inaugurer autour de *Temps et Récit* en raison, précisent-ils, de l'ouverture de Ricoeur aux grandes tendances philosophiques contemporaines, de sa tentative d'une synthèse avec la pensée germanophone, la pensée analytique et les sciences humaines, de sa revendication de la rationalité et de l'argumentation qui lui valent une place particulière dans la philosophie française actuelle. Enfin, parce que la réflexion de *Temps et récit* n'a pas reçu l'écho qu'elle aurait mérité.